

## De la poétique à la clinique

Julien Rault nous le dit : « Le signe en trois points est étroitement associé au trouble, au désordre de l'âme<sup>1</sup> ». Ainsi, notre rapport au langage en dit long sur notre rapport au monde, et à l'Autre. A lire de plus près l'usage du signe du latent chez les libertins puis au dix-neuvième, chez les romantiques, un cousinage avec notre champ « psy » est absolument remarquable. Hormis le contexte littéraire, dont fait état Julien Rault, son essai s'approche également, au plus près de notre pratique clinique, ainsi que d'une clinique que l'on pourrait qualifier « du quotidien » avec son lot d'expressions et de signifiants faisant planer la suspension : une suspension dans tous ses états en somme.

Julien Rault le précise encore : « Le point de latence permet de traduire sans les nommer les états vacillants de l'âme tourmentée [...]. Élément de l'expression du trouble, problématisation de la verbalisation et de la communication, le signe devient le symptôme d'une nouvelle dimension réflexive de la littérature, dorénavant tournée vers l'intériorité ; Intimement lié à l'expression d'un « je » et des affects, signalant un discours intériorisé<sup>2</sup> ».

A partir de la clinique des points de suspension, nous pourrions faire un lien, entre l'usage de ces points de latence, et les trois structures : La psychose et ses interruptions de langage avec le « barrage » psychotique, ou la perplexité comme réponse « au vide énigmatique qui se présente d'abord à la place de la signification elle-même<sup>3</sup> », ou bien à contrario, la certitude psychotique qui énoncerait : « Un point c'est tout ! », ou « c'est comme ça et pas autrement ! », ne laissant nulle place à la division subjective. La névrose et ses points d'arrêt, d'auto-censure et d'hésitations et enfin la perversion avec ses mi-dire inquiétants : « je n'ai pas dit mon dernier mot ... », ou encore le « Comprenne qui pourra... ». Entre le « j'en ai trop dit... » et le « ...ou pas assez » plane à coup sûr, une certaine inquiétude pour l'auditoire, qui voudrait comprendre cette énigmatique suspension.

Antoine, le héros des *Insurrections singulières* de Jeanne Benameur a saisi jusqu'à l'insupportable la place vide laissée par les points de suspension : « Antoine, t'as rentré ta moto sous l'appentis, faut faire attention, hein...faut pas tenter... La voix de mon père comme d'habitude ne pousse pas les mots jusqu'au bout des phrases. Comme si celui à qui il s'adressait savait d'avance tout ce qu'il a à dire. Ses paroles, on dirait qu'elles sont vouées à n'être que des rappels. Et voilà que revient le même agacement chez moi<sup>4</sup> ».

Lacan, dans le séminaire XIX, *...Ou pire* lequel, notons le, commence par trois points de

---

1 Rault J ; , Poétique du point de suspension, Nantes, Cécile Defaut, 2015, p .94

2 Rault J. , Ibidem, p. 133 et 134

3 Lacan, Écrits, « *D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose* », Paris, Seuil, 1966, p. 538

4 Benameur J. , *Les insurrections singulières*, Paris, Actes Sud, 2011, p. 15

suspension, nous l'indique dès la première page : « Ces trois points se réfèrent à l'usage ordinaire des textes imprimés [...] pour marquer ou faire une place vide. Mon titre souligne l'importance de cette place vide, et démontre aussi bien que c'est la seule façon de dire quelque chose avec l'aide du langage<sup>5</sup> ». En effet, il y a une certaine ambiguïté dans le langage, lequel ne parviendra jamais à tout dire. Pas-tout du langage donc, n'épuisera jamais totalement ce que l'on veut dire donc puisque tout ne peut être énoncé. Cette place vide serait première et le langage ne viendrait qu'en plus, semble t-il nous indiquer. Grande leçon clinique s'il en est : le tout-parole virant à l'oblativité, réfutant toute angoisse que le silence impose, risquerait d'empêcher cette place vide, cette suspension donc, réduisant probablement les chances d'élaboration.

Exprimé par J. Rault, cela peut se traduire ainsi : « Exhibant la défaillance du langage face à l'intensité, le signe apparaît comme le sceau de l'intensité elle-même<sup>6</sup> », intensité à entendre ici pourquoi pas, par angoisse, ou par réel, puisque comme le précise Lacan : « [...] c'est au point d'une certaine faille du réel-à proprement parler indicible-puisque ce serait elle qui déterminerait tout discours<sup>7</sup> ».

Julien Rault dialoguant avec Lacan, tout est possible...

En poussant un peu une lecture psychopathologique, nous pourrions aller voir du côté de l'autisme, qui serait l'acmé du point de latence jusqu'à la concession, un jour peut-être, de briser la suspension pour faire place à la parole. Ce « Monde de l'informulé où le langage devenu pur affect, n'aurait plus à en passer par les mots<sup>8</sup> » exprime encore Julien Rault, nous fait faire un pont avec la clinique de l'autisme. Le point de suspension dit en effet toute l'attente que le mot surgisse en tant qu'il n'est, non pas un point final mais plutôt un point d'ouverture, un souffle qui se ferait attendre, suspendant l'auditoire à l'« espoir » d'un mot, fut-il unique. Julien Rault y insiste : « Le signe en trois points suppose l'inachèvement et impose l'idée d'une réalisation éventuelle<sup>9</sup>. »

Le sujet autiste nous l'enseigne bien souvent : le silence, apparent est de mise, la parole non énonciative est de rigueur car, nous dit Lacan, « Du verbe il se protège<sup>10</sup> ». (1967)

Dans *...Ou pire*, (1971), il précise encore : « Il n'est de forclusion que du dire, que de ce quelque chose qui existe puisse être dit ou non [...] et de ce que quelque chose ne puisse être dit, il

---

5 Lacan J., Le Séminaire, *...Ou pire*, Livre XIX, p. 11

6 Rault J., Poétique du point de suspension, Nantes, Cécile Defaut, 2015, p.129

7 Lacan J., Le Séminaire, *...Ou pire* Livre XIX., p. 20

8 Rault J., Ibidem, p.134

9 Rault J., Ibidem, p.51

10 Lacan J., Autres Écrits, « Allocution sur les psychoses de l'enfant », Paris, Seuil, 2001, p.367

ne saurait être conclu qu'une question sur le réel<sup>11</sup> », réel ici à entendre comme « impossible » , indicible comme évoqué plus haut.

Ainsi ma rencontre avec Ewen, petit sujet autiste de neuf ans m'a fait entrevoir cette nécessaire « place vide » dans le langage mais aussi entre les corps : Une certaine place vacante rendant supportable ma présence auprès de lui et surtout facilitant la rencontre. Un jour, tout affairé qu'il était devant un poste CD où défilaient des morceaux, non pas de musique mais plutôt de bruits de mer et d'oiseaux, il me questionne: « Que dit la 19 ? » et de manière robotique : « Elle dit quoi la 12? ». Jusqu'au moment où je saisis que les nombres ainsi énoncés correspondent aux numéros des morceaux du CD. Ewen insiste, me tend une perche, semblant attendre que je poursuive sa phrase, logeant des mots dans cette place laissée vide par lui : « La 19, elle dit... ». Entendant les trois petits points, ouverts à une suite, j'y répondrai plusieurs fois. A « la 19 elle dit...», prononcée par Ewen, je répondrais : « ...Écoutons les mouettes ! », puis « Et la 12, elle dit... », j'avancerais un « ...trempons nous les pieds ! », ainsi de suite. Au travers de ces phrases construites à deux voix, par l'entremise d'une suspension, Ewen sort quelque peu de sa ritournelle habituelle, et permet de mettre un peu de jeu dans son système autistique pourtant si bien rôdé.

« Face à la petite mort que constitue la clôture définitive d'un segment par le point final, le point de latence propose un prolongement qui permet de retarder la disparition du discours. Ainsi il exhibe le latent, soit un temps suspendu , une rétention de la jouissance<sup>12</sup> », c'est encore J. Rault qui l'énonce.

De la rétention de la voix à la rétention de la jouissance, tout un parcours serait donc envisageable au même titre que de la linguistique à la clinique...programme réjouissant s'il en est !

---

11 Lacan J., Le Séminaire, ...*Ou pire*, livre XIX, p. 22

12 Rault J. , op. Cit, p.141